

**LE CONSEILLER
DES FEMMES.**

L'ÉCHELLE DE SOIE.

PARIS. — 1829.

Suite du paragraphe premier.

— Lilia, s'écria-t-il en se précipitant à ses genoux ; ne crois pas que ce soit un jeu. Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu t'offenser. Je ne puis m'expliquer cette bague brisée ; mais n'importe ; je n'y attache aucun pressentiment : écoute-moi, Lilia, je t'en prie. — Depuis un mois tu es changée, tu ne m'aimes plus ; j'en ai la mort dans le cœur. Qu'ai-je donc fait pour que tu m'abandonnes ? Je me suis plié à tes moindres caprices ; pendant deux ans, je n'ai vécu que par toi et pour toi ; j'ai renoncé à tout. Les carrières les plus brillantes s'offraient à mon ambition ; j'ai dédaigné d'y entrer, parce qu'il aurait fallu te quitter et m'occuper de

choses étrangères à ta personne. — As-tu donc oublié ces deux années de bonheur ? car nous avons eu du bonheur, lorsque, l'été, nous nous égarions ensemble au fond des bois ; lorsque l'hiver, au coin du feu, nous relisions les poètes ; lorsque mon pinceau reproduisait tes traits. Un jour, je vantais ton regard par-dessus toutes choses ; un autre jour, tes cheveux ! — Où trouveras-tu jamais autant d'adorations ? — Te rappelles-tu que souvent, moi à tes pieds, et toi debout comme te voilà, je te disais la plus belle des femmes, je t'appelais un ange descendu du ciel, — et tu le croyais, ainsi que moi. — Ma voix était alors bien puissante sur ton cœur ; tu lui trouvais d'irrésistibles séductions ; quand tu me refusais quelque chose, tu posais ta main sur mes lèvres en me disant : Ne parle pas. Tu fermais ta paupière pour ne pas voir mon regard suppliant. — Qu'est donc devenue ma voix, qu'est donc devenu mon regard ?

La jeune femme, émue de la vérité de ces accens, avait perdu la froideur de son maintien ; elle s'était mollement penchée sur l'épaule d'Adolphe et le regardait d'un air attendri.

— Pardonne-moi, si j'ai des torts, répétait Adolphe presque délirant.

— Relève-toi, répondit-elle enfin, tu n'as pas de torts envers moi.

Le jeune homme se releva et la serra dans ses bras avec passion. — Il y avait un mois qu'elle ne l'avait tutoyé, depuis le jour où ils étaient brouillés à cause de Chavigny. Il oublia à l'instant tout ce qu'il avait souffert, et essaya de ravir un baiser aux lèvres qui lui pardonnaient.

— Laisse-moi, murmura doucement madame de

Marigny en se dégageant de ses bras ; laisse-moi : ces scènes-là me tueront, Adolphe ; j'ai les nerfs étrangement agités ; veux-tu me rendre malade ?

Elle prononça ces paroles avec une si tendre expression, qu'Adolphe respecta sa faiblesse, et généreux et confiant comme il l'était, il lui tendit seulement sa noble main.

— A la vie, à la mort, dit-il.

La comtesse laissa tomber sa main dans la main d'Adolphe, et répéta le serment, mais d'une voix faible et à peine entendue.

Minuit sonna. Lilia tressaillit.

— Retira-toi, s'écria-t-elle ; au nom du ciel, retire-toi ; j'ai besoin de repos.

— Adieu, tu le veux, adieu ; mais souviens-toi d'un serment prononcé à l'heure de minuit, reprit le jeune homme d'un air mystérieux.

Adolphe avait par moment une physionomie singulière, ses traits prenaient quelque chose de surnaturel, comme si son regard plongeait dans l'avenir. Toutes les fois qu'il exprimait une idée superstitieuse, il impressionnait les esprits les plus incrédules.

La comtesse frissonna lorsqu'il sortit, et prêta l'oreille au bruit de ses pas, jusqu'à ce qu'elle n'entendit plus rien.

§ II.

Adolphe s'éloignait transporté de joie d'être reconcilié avec madame de Marigny ; quand une fatale idée lui traversa le cerveau : les femmes ne sont jamais plus tendres que lorsqu'elles vont nous tromper, pensa-t-il ; si ce n'était qu'une déception ! — Cette bague brisée. — Cet effroi aux tintemens de minuit. — Elle attendait

quelqu'un... peut-être de Chavigny ! Ces pensées se succédèrent plus rapidement que nous ne les écrivons ; il retourna aussitôt sur ses pas, résolu de veiller une partie de la nuit pour dissiper ou confirmer ses doutes. Il se plaça en face du balcon de madame de Marigny, dans un enfoncement obscur, dont l'ombre bien souvent l'avait abrité à une époque de bonheur.

Quelle foule de délicieux souvenirs l'assaillirent alors ! C'était là que s'était joué le drame de son cœur ; il y avait dans ce balcon toute son histoire d'amour. Il se revoyait, passant sous ces fenêtres, timide d'abord, et cherchant à fixer l'attention de la belle Lilia de Marigny, heureux d'un regard comme plus tard d'un baiser. Il se reportait au temps où, à cette même heure de la nuit, il venait épier sur les vitres une ombre gracieuse dont il suivait les ondulations au travers des longs appartemens ; puis la croisée s'était entrouverte ; on lui avait jeté un regard ; bientôt, par une de ces admirables pudeurs de femme qui se défend, et qui croit adoucir l'expression de son amour en se servant d'une langue étrangère, la comtesse lui avait envoyé avant de s'abandonner au sommeil, un doux *farewell*, ou quelques tendres mots italiens, avec un geste d'heureuse intelligence, et lui, il avait recueilli ces regrets ; ces paroles, il les avait emportées en s'enfuyant le long des rues silencieuses, comme un homme qui vient de dérober un trésor. Enfin un long ruban avait descendu des billets parfumés, et ce discret messenger en avait remonté d'autres. Une nuit, nuit muette et sombre, Adolphe avait lancé au balcon une échelle de soie, comme un cavalier espagnol, et s'était précipité aux genoux de Lilia éperdue.

Adolphe, absorbé dans ses pensées, n'avait point

remarque l'approche d'un homme en manteau. Lorsqu'il releva sa tête inclinée sur sa poitrine, il vit quelqu'un entre lui et le balcon de la comtesse. Ce personnage frappa trois coups dans sa main, et la croisée ne tarda pas à s'ouvrir sans bruit; la tête de la comtesse s'avança avec précaution, et, l'échelle de soie qui avait servi tant de fois à Adolphe, se déploya le long du mur. Alfred de Chavigny, car c'était lui, monta avec la rapidité d'un écureuil; l'échelle fut retirée, et la fenêtre se referma.

— Damnation! s'écrie Adolphe, en sortant de la stupeur où cette scène l'avait plongé, et s'étonnant d'en être resté l'immobile spectateur; damnation!

— J'aurais dû le tuer!

— J'aurais dû les tuer tous les deux!

Mais il s'aperçut qu'il n'avait pas d'armes. — Que faire? disait-il, et les dents lui craquaient, et il frissonnait aussi fort qu'un homme que la fièvre a saisi: faut-il les laisser tranquilles aux bras l'un de l'autre?

— Il ajouta avec un rire amer: j'ai l'air de faire sentimentelle ici tel qu'un valet de comédie.

Il essaya de s'élaner au balcon et de s'y cramponner; il ne s'en fallut guère qu'il ne se mît à crier dans la rue: Honte à la comtesse de Marigny! comme les crieurs de nuit, dans les villes d'Allemagne, annoncent l'heure qui sonne. Enfin, son imagination se calma un peu; il s'éloigna, traversa le faubourg Saint-Germain, arriva aux quais, et se prit à marcher le long de la Seine, en allant et revenant sur ses pas. — C'était sa promenade favorite; mais il ne regardait pas cette fois le fleuve et ses fallôts.

Après quelques heures de fatigue, il s'arrêta au milieu du Pont-Royal, son œil se plongea dans les flots tour-

billonnant sous l'arche ; ressaisi par le souvenir du pressentiment qui s'était renouvelé si étrangement pour lui, il arracha sa bague de son doigt, et la jeta en s'écriant : — Anneau brisé d'une affection brisée, vatt-en au cours des ondes ! — Après il s'accouda sur le parapet, se pencha pour mesurer la distance qui le séparait de l'eau, et abandonna son esprit à des idées de mort.

C'était une de ces froides nuits d'hiver, toute scintillantes d'étoiles ; la lune qui planait sur la cité, illuminait encore ce brillant panorama que présentent les bords de la Seine, vus du Pont-Royal, dans la direction de l'île Saint-Louis. Des masses d'ombre et de lumière, semées par intervalles, offraient à l'œil du jeune peintre d'admirables effets ; la plus grande tranquillité régnait dans l'air, pas un bruit humain ne s'entendait. Il y a dans l'aspect d'une ville endormie quelque chose d'imposant comme le silence des tombeaux ; je ne sais quoi de religieux s'empare de l'ame, et fait taire la voix des passions. Lorsque la lune se montre dans une voûte sereine au-dessus des rues désertes qui se prolongent avec leurs longues colonnades, on s'imagine une lampe suspendue au dôme d'un immense temple, et l'on éprouve une sorte d'inspiration d'en haut. Peut-être l'ame jouit-elle de sa propre activité, pendant que tant d'autres sont ensevelies dans le repos, et, fière à son insu d'une supériorité momentanée, s'élance-t-elle avec plus de force dans l'infini.

Adolphe commençait à subir cette influence de la nuit, mais son cœur, plein d'amertume, n'oubliait pas les pensées de la terre et ses paroles se trempèrent de sarcasme et d'exaltation. Le jeune homme laissa donc échapper ces mots bizarres, interrompus par de haletantes respirations.

— Les courtisannes dorment d'un sommeil tranquille et l'innocence est sur leurs traits ; tu dors ainsi , Paris , ville de prostitutions !

— Qui me donnerait le pouvoir d'*Asmodée*, d'enlever d'un seul coup tous ces toits parisiens , et je révélerais à la clarté de la lune assez de choses infâmes pour la contraindre à se voiler !

— Combien d'hommes peut-être en ce moment , trompés comme moi par une femme , approchent de leur front le canon d'un pistolet , ou se penchent sur le bord de fleuve ! Il y aura demain , sans doute , un cadavre de plus à la Morgue ! La Morgue ne retire jamais ses filets vides ! — Toutes les nuits on se tue en ce Paris , celui-là de misère , celui-là d'ennui , les plus insensés par amour.

— Centre de civilisation , capitale du monde si riche en maisons de débauche et de jeu , une chose m'étonne , c'est que tu n'aies pas encore fondé , comme à Londres , un établissement de suicide ; — toi , la grande athée.

Adolphe , épuisé par ces imprécations , se tut et resta quelque temps à regarder le fleuve , se courbant de plus en plus sur le parapet , comme si le tourbillon de l'arche exerçait sur lui une puissante attraction.

— Non , non , s'écria-t-il enfin , je ne dois pas mourir ainsi , c'est bon pour le pauvre étudiant ruiné par le jeu. Il me faut une mort éclatante à moi , Adolphe de Rainville ; une mort qui me venge et épouvante ces femmes légères , si promptes à oublier leurs sermens.

Il se rejeta en arrière , et se mit à remonter la rue du Bac avec tranquillité , comme un homme qui a pris une forte résolution.

Quatre heures venaient de sonner au Luxembourg ; il s'en retournait chez lui , glacé par le froid de la nuit.

Il se trouva tout-à-coup à l'entrée de la rue où demandait madame de Marigny ; ne voulant pas la traverser , il se disposait à en prendre une autre , lorsqu'une main s'appuya sur son épaule.

— C'est toi , Adolphe , s'écria de Chavigny , que diable fais-tu à cette heure dans les rues ? tu viens d'un rendez-vous ?

— Peut-être , répondit Adolphe amèrement ; — et toi ?

— D'où veux-tu que l'on vienne ? Une délicieuse aventure , mon ami... une première fois.

— Fais-moi grâce de tes confidences , reprit Adolphe.
— Adieu.

— Je te gêne , à ce qu'il paraît , tu attends quelqu'un ; serais-tu jaloux ? Es-tu à guetter un rival ? veux-tu que je veille avec toi , quoique j'aie besoin de repos ?

— De Chavigny , adieu.

— Tu es étrangement mystérieux , Adolphe , on ne peut rien tirer de toi : tu aimes une femme depuis des siècles , tout le monde le dit , et personne ne la connaît.

— Tu le sauras , répartit Adolphe.

— A la bonne heure , à quoi servirait d'avoir des maîtresses , si ce n'était pas pour rendre les amis envieux ? — On est confiant avec ses amis... les amis seulement !... le monde , je ne dis pas. Eh bien ! l'ai-je du malheur , le monde , j'ai beau être discret avec lui , je ne puis cacher une intrigue plus de huit jours ; celle-ci , par exemple , la chose la plus mystérieuse d'une échelle de soie , Adolphe ! malgré cela je parierais

— De Chavigny ? tais-toi.

— As-tu peur d'entendre nommer ta maîtresse ?

— Hussure, toi, je te donnerais cent comtesses à deviner. Imagine la plus belle réputation de vertu ; la vertu, c'était sa spécialité à elle, comme la peinture à toi.

— De Chavigny, prête-moi ton manteau, j'ai froid.

— Prends-le, tu me le rendras demain à minuit, si tu as l'habitude de te tenir du soir au matin dans ce carrefour de rues.

— Je te le rendrai demain, à minuit, répondit Adolphe, d'une voix sourde.

— Nous avons l'air de jouer un mélodrame, s'écria de Chavigny en riant.

— A demain le dénouement, Alfred.

Les deux jeunes gens se séparèrent.

§. III.

De Rainville, en rentrant chez lui, se jeta sur son lit sans quitter ses vêtements ; il s'endormit trois heures d'un sommeil de plomb, comme le condamné s'abandonne au repos lorsque l'heure de son supplice est irrévocablement fixée. — A son réveil, il atteignit ses pistolets, les chargea, puis les remit tranquillement à leur place.

Il se prit alors à parcourir des yeux son appartement ; son regard s'arrêta sur un tableau suspendu à son chevet, c'était la fuite de Bianca ; Bianca, la noble fille de Capello, abandonnant Venise et le palais de son père, pour suivre son amant dans une humble chaumière des bois. Cette vieille histoire qui l'avait tant charmé dans le roman de *Meissner*, combien de fois il l'avait racontée à Lilia, rêvant de s'isoler avec elle en un chalet de la Suisse ! Depuis long-temps il s'étudiait à reproduire une scène chère à son cœur, celle où les

amans, montés sur une colline qui domine la mer, jettent leur adieu à la magnifique cité, dont les tourelles et les clochers paraissent dans le lointain surgir du sein des eaux et s'élever dans les airs, comme par féerie, aux premiers rayons du jour; ces deux enfans de Venise, la belle, tous deux pleins d'amour, de jeunesse, d'espoir, avec quel charme son pinceau les représentait entrelacés dans les bras l'un de l'autre, et s'élançant vers la solitude, semblables à deux cygnes qui prennent leur essor vers le ciel!

On s'apercevait tout d'abord que Bianca ressemblait à la comtesse. Lorsqu'on aime on ramène tout à soi; on se croit le centre autour duquel le monde gravite, et ceux qui ont reçu quelques faveurs de l'art se font une religion de livrer à l'admiration des temps à venir la femme que Dieu semble avoir créée exprès pour eux. Il n'est pas jusqu'à la nature insensible et muette dont nous ne rêvions la sympathie; mais aussi vient à se flétrir ce sentiment qui exaltait notre ame, la vie se décolore, un sombre désenchantement rembrunit les objets. Toutes les illusions se tiennent: quand l'une tombe, les autres se détachent comme les fleurs d'une guirlande rompue.

Adolphe s'approcha de son tableau avec cette disposition d'esprit: le jour sous lequel il le revoyait n'était plus le même; cela lui parut une ébauche d'écolier, sans dessin, sans caractère, — un misérable tableau. Il le prit à deux mains, le déchira, le foula à ses pieds. — Ce tableau lui avait coûté deux années de travail!

Le jeune homme se dirigea alors vers son secrétaire, fouilla ses tiroirs, rassembla les lettres de madame de Marigny, et se mit à en relire quelques-unes. C'étaient des protestations d'amour éternel, de gracieux épan-

chemens, tout ce que le cœur d'une femme renferme d'ingénieuse tendresse. Dans l'un de ces billets, il retrouva une boucle de cheveux que la comtesse avait coupée sur son beau front, un soir qu'elle allait au bal sans son amant, et qu'il lui reprochait, avec un peu d'humour, de mettre trop de coquetterie dans sa coiffure; un autre billet artistement plié contenait des parfums accompagnés de la ravissante simplicité de ces mots : *Ce sont les parfums que je préfère*. Leur délicieuse odeur s'était conservée, et Adolphe s'écria : fragilité du cœur ! l'amour d'une femme n'a pas la durée d'un parfum !

Lorsqu'une coupe est pleine, il ne faut qu'une goutte de plus pour la faire déborder ; de même ce n'est pas la plus forte émotion qui nous arrache des larmes : les larmes s'amassent long-temps au fond du cœur ; et c'est un souvenir, quelquefois le plus faible de tous, qui vient leur donner cours.

Adolphe, à la vue de ces parfums, plongea sa tête entre ses mains, et pleura amèrement.

Lorsque cette crise fut passée, il écrivit plusieurs lettres : vous y eussiez vu les touchans adieux d'un homme qui renonce à la vie dans toute la force de la jeunesse et de la santé. Adolphe avait une mère : quand il commença la lettre qu'il lui destinait, il fondit de nouveau en larmes et la déchira. Jamais je n'écrirai cela à ma mère, se dit-il, jamais ! Elle était venue passer un mois à Versailles, chez une de ses amies ; il partit pour Versailles, resta toute la journée auprès de sa mère, et lui prodigua les marques de la plus vive affection. Comme il l'embrassait plus fréquemment que de coutume, et la tenait long-temps serrée contre son cœur, son émotion faillit le trahir plusieurs fois. Madame

de Rainville avait eu ou avait cru **avoir beaucoup** à part de **son fils**, **des goûts d'artiste**, et surtout, **son long amour pour la comtesse de Marigny**, absorbant toutes ses facultés, l'avaient empêché de prendre dans le monde ce qu'on appelle un **état**. Ses parents, ruinés par la révolution, s'étaient désolés de l'oisiveté apparente de leur fils. Leur orgueil, qui comprenait mieux l'aristocratie de la naissance que celle du talent, s'était révolté aussi qu'un de Rainville préférât la vie d'atelier à la brillante carrière que lui ouvrait la restauration ; mais le jeune homme, élevé avec d'autres idées, n'avait pas voulu dépoétiser sa vie ; il s'était livré en entier à l'art qu'il aimait et à sa passion pour Lilia ; il excellait déjà à peindre les têtes de femme et d'enfant, et peut-être il eût acquis un jour la réputation de **Lawrence français**.

Madame de Rainville, en voyant chez Adolphe cette effusion de cœur, présuma qu'il était malheureux, et l'interrogea avec une extrême tendresse sur ses travaux et sur ses projets d'avenir. Oh ! l'amour d'une mère, le plus fort des amours que la nature ait enracinés au cœur des femmes, celui-là que l'ingratitude même n'étouffe pas, qui ne l'a senti ! et cependant qui pourrait le décrire ! L'âme fière de madame de Rainville se fondit dans une inexprimable inquiétude ; c'était une **de ces femmes** au caractère antique, sévère et froide en apparence, mais qui, mué par un sentiment de famille ou de devoir, était prête à tous les dévouemens.

— Adolphe, dit-elle, nous avons fait pour toi les plus grands sacrifices, quelque contrariété que nous donne le genre de vie que tu as embrassé, nous t'aimons et nous ne t'abandonnerons pas. Que te manque-

t-il ? ouvre-moi ton cœur ; ne sois pas triste ainsi. Qu'as-tu, mon Adolphe ? de si vives larmes coulaient de ses yeux. La bonne mère passa ses doigts dans les cheveux de son fils et y regarda avec attendrissement ce front si jeune et si pur qui empreint d'une profonde mélancolie. — Je n'ai rien, répondit Adolphe, je ne pense à rien. — Tu me caches quelque chose, mon ami. — Non, mon ami, reprit-il, en s'efforçant de sourire. — Quel fils découvrirait à sa mère une pensée de mort ? — Tu es triste, dit-elle, et tu ne me dis rien. — C'est que je suis triste, dit-il, et je ne puis rien dire. — De retour à Paris, Adolphe alla passer une heure à l'Opéra ; il désirait être calme dans sa dernière entrevue avec la comtesse, et cherchait à apaiser les troubles de son cœur. Quoiqu'il ne sût pas déchiffrer une note, il adorait la musique, et donnait à cet art la préférence sur tous les autres : C'est la langue de l'âme, avait-il coutume de dire ; elle exprime des sentimens insaisissables à la parole et au pinceau. Il palpitait d'une vive émotion aux vers de Racine ; il tombait en extase devant un tableau de Raphaël ; mais un chant d'Haydn et de Mozart, une symphonie de Beethoven, le transportaient dans un autre monde, — un monde de mélancolie et de paix.

A onze heures, il retourna chez lui, prit ses pistolets et le manteau d'Alfred ; il se dirigea vers la demeure de M^{me} de Marigny. Arrivé sous ses fenêtres, il frappa trois coups dans sa main, comme l'avait fait la veille de Chavigny. La fenêtre s'ouvrit avec précaution, et, après quelques regards, la comtesse laissa tomber l'échelle de soie le long du mur,

Adolphe monta.

— Quelle imprudence, Alfred! siffla la comtesse!

— Ce n'est pas Alfred, c'est Adolphe, répondit une voix bien connue.

La comtesse tressaillit, puis resta immobile comme une statue.

Adolphe s'avança en jetant le manteau d'Alfred sur le dos d'un fauteuil.

Mme de Marigny aperçut alors les pistolets. — Voulez-vous m'assassiner, Monsieur? s'écria-t-elle, effrayée.

— Ne craignez rien; je ne viens point ici jouer le rôle d'Othello; il n'y aura qu'une victime, et ce ne sera pas vous.

Un reflet de lumière éclaira en ce moment la figure d'Adolphe; ses yeux hagards, ses cheveux en désordre, la pâleur de son visage, que l'espace d'un jour paraissait avoir vieilli de dix ans, achevèrent de porter l'épouvante dans le cœur de la jeune femme.

— Il est fou, se dit-elle à voix basse.

— Le désespoir ressemble à la folie, répliqua de Rainville, en déposant ces pistolets sur le bord de la cheminée.

— Si vous ne vous retirez à l'instant, s'écria la comtesse, je réveille mes gens, et l'on vous jettera à la porte de mon hôtel comme un insensé.

— Si vous tenez à la vie, ne le faites pas. — J'ai été votre esclave pendant deux années: il est bien juste que vous m'obéissiez une fois.

(La suite au prochain numéro.)

Concert donné par M. Alvars Bochsá,

PREMIER HARPISSE DE L'ACADEMIE DE LONDRES.

Il est fâcheux que le temps pluvieux et rapproché des vendanges aient privé le beau monde lyonnais du plaisir d'entendre le harpiste le plus distingué de notre époque, M. Alvars Bochsá. Nous avons de justes éloges à lui donner, et nous craignons d'autant moins de le faire, qu'on ne peut nous taxer de partialité à l'égard d'un étranger.

Mais d'abord, nous nous empressons de le dire, M. Alvars a été heureusement secondé dans sa soirée musicale par les artistes dont il avait demandé le concours. Le concert a été ouvert par M. Baumann, dont le jeu vigoureux et sévère rappelle si bien la manière de Barriot.

M. Alvars, seul, a fait entendre ensuite et exécuté de mémoire une fantaisie avec variations et rondo de sa composition. Cette pièce, d'une grande difficulté, a été rendue avec une supériorité de talent remarquable. Ce n'était plus la harpe avec ses sons frémissans et souvent confondus par leur vibration continue. Les arpeggio avaient disparu; le chant, avec tous ses caprices, était à leur place. Par sa manière d'attaquer la corde, M. Alvars fait de la harpe un instrument nouveau. Il ne la pince pas, il la touche, et s'en rend tellement maître qu'elle chante à son gré avec une expression toujours vraie et sciemment entendue. Tout le monde en convient, la harpe, par cela seul que ses cordes vibrent à nu et dans toute leur étendue, a des sons mélodieux; toutefois si l'on exécute avec elle un morceau rapide, cette redondance de

sons qui s'enchevêtrent, nuit à l'effet musical. C'est ce qui a toujours fait dire que la harpe est un instrument incomplet. Mais qu'on ait entendu M. Alvars, et l'on reviendra d'un jugement qui semblait être sans appel.

M. Heimann et M^{me} Vadé-Bibre se sont fait entendre ensemble et séparément; les applaudissemens qu'ils ont obtenus étaient un hommage que leur talent a justifié. Nous conseillerons toutefois à M. Heimann de perdre l'habitude de serrer parfois les dents en chantant, ce qui le rend inintelligible. Encore un mot: Pourquoi M. Heimann a-t-il pris pour chanter dans un concert une mise ecuyère? il n'ignore pas lui, homme de goût, que ce n'est ni joli ni bienséant.

M. Becquet, qui a obtenu un premier prix de cor au Conservatoire, a accompagné une romance qui ne vieillit pas, malgré son âge, surtout quand elle est ainsi exécutée.

MM. Cherblanc et Georges Hainl ont aussi payé leur tribut à l'artiste étranger. Un grand duo, de difficile exécution, a valu, à ces deux jeunes talents, les bravos unanimes de l'assemblée composée de juges compétens.

Si M. Alvars donne un second concert, ce que nous espérons dans l'intérêt des arts, nous ne doutons pas qu'il n'ait nombreuse et brillante société.

Qui craindrait de se déranger, de quitter la campagne pour venir entendre un artiste de cette valeur? Nous présumons trop bien du goût de nos amateurs pour ne pas compter sur leur empressement lorsqu'il s'agira de rendre hommage au talent, nous avons pu les juger lors des représentations de Nourrit.

La Directrice, Eugénie NIBOYET.

LÉON BOITEL, gérant.